

De l'intérêt des marchands anglais pour les récits de voyageurs vénitiens vers les Indes occidentales à la fin du XVI^e siècle

Sull'interesse dei mercanti inglesi per le narrazioni dei viaggiatori italiani nelle Indie Orientali alla fine del XVI secolo

Tatjana Silec-Plessis



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cei/2748>

DOI : 10.4000/cei.2748

ISSN : 2260-779X

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

Date de publication : 5 novembre 2015

Pagination : 185-196

ISBN : 978-2-84310-308-7

ISSN : 1770-9571

Référence électronique

Tatjana Silec-Plessis, « De l'intérêt des marchands anglais pour les récits de voyageurs vénitiens vers les Indes occidentales à la fin du XVI^e siècle », *Cahiers d'études italiennes* [En ligne], 21 | 2015, mis en ligne le 01 janvier 2017, consulté le 27 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/cei/2748> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cei.2748>

DE L'INTÉRÊT DES MARCHANDS ANGLAIS POUR LES RÉCITS DE VOYAGEURS VÉNITIENS VERS LES INDES OCCIDENTALES À LA FIN DU XVI^e SIÈCLE

Tatjana Silec-Plessis
Université Paris-Sorbonne

Les deux dernières décennies du XVI^e siècle ainsi que le tout début du XVII^e siècle, ce qui correspond en gros à la deuxième partie du règne d'Élisabeth I^{re}, sont une époque charnière pour le royaume d'Angleterre, car à cette période tout se joua pour lui dans ce que l'on a coutume d'appeler en anglais *the great age of discoveries* : la grande époque des découvertes, découvertes qui furent surtout faites par d'autres puissances, du moins au début. Si l'Inde ne fut conquise par les Anglais que bien plus tard, c'est à ce moment-là qu'ils tournèrent véritablement leurs regards vers elle. Les livres qui s'intéressent à ce pan de l'histoire font la part belle aux corsaires, Sir Francis Drake en tête, et à leurs exploits face aux Espagnols. Dans ce contexte, le rôle joué par les Vénitiens et par leurs écrits de voyage dans les débuts de l'expansion commerciale anglaise en Inde au tournant du XVII^e siècle est discret en comparaison de la fascination des Anglais pour les deux superpuissances de l'époque, l'Espagne et le Portugal. Il est néanmoins intéressant, car il donne à voir un autre aspect de l'expansion des puissances européennes vers le reste du monde, fruit des efforts souvent isolés de marchands aventureux plutôt que d'expéditions commanditées par des gouvernements.

Les historiens ont coutume d'insister sur le caractère soudain et presque inexplicable de la montée en puissance de l'Angleterre, à une époque où pourtant, elle était en butte aux attaques des pays catholiques, et rien d'autre qu'une « île pauvre, peu peuplée, et dont la place n'était guère assurée parmi les grands de ce monde¹ ». Ce pan de l'histoire d'Angleterre, bien connu

1. M. Collis, *British Merchant Adventurers*, Londres, W. Collins, 1942, p. 7.

des anglicistes, mérite peut-être d'être brièvement développé ici avant d'aller plus loin, car on a parfois tendance à oublier la situation politique et économique difficile de ce pays sous le règne d'Élisabeth I^{re}, notamment devant les œuvres de propagande que sont les portraits triomphants de la Reine Vierge². En vérité, lorsqu'Élisabeth monte sur le trône d'Angleterre en 1558 après le règne malheureux de sa sœur Marie, le royaume est en piètre état. Les caisses sont vides, et même plus que vides, puisque la jeune reine hérite des énormes dettes contractées par sa sœur. De plus, en instaurant à nouveau l'Église anglicane créée par son père qui fait du royaume d'Angleterre une nation protestante, elle devient aux yeux des puissances catholiques une reine hérétique qu'il faut abattre par tous les moyens. La reine doit également faire face à un ennemi venu de l'intérieur, puisqu'en 1569 il lui faut mater une insurrection dirigée par de puissants pairs du royaume qui bénéficient de l'appui du pape Pie V, lequel signifie au moyen d'une bulle (*Regnans in Excelsis*) la déposition de la reine ainsi que son excommunication. Ce document, à valeur juridique, permet entre autres à n'importe quel sujet anglais d'assassiner Élisabeth sans être accusé de régicide, ce que quelques-uns d'entre eux tenteront d'ailleurs de faire. Quelques années plus tard encore, le roi Philippe d'Espagne, beau-frère d'Élisabeth décide, une fois tout espoir de mariage avec sa belle-sœur définitivement remisé aux oubliettes, de réclamer la couronne d'Angleterre et met sur pied la terrible Armada. L'Angleterre devra son salut en 1588 au mauvais temps ainsi qu'aux traîtres abords de l'Irlande plutôt qu'à son armée, bien mal entretenue, faute de moyens. En effet, bien que le revenu royal ait pratiquement doublé entre le début du règne d'Élisabeth et la dernière décennie du xvi^e siècle, à ce moment-là le coût du conflit avec l'Espagne force la reine à vendre une partie des possessions de la couronne, sans pour autant parvenir à éponger ses dettes³.

Tout cela pour dire que dans le dernier quart du xvi^e siècle, Élisabeth avait fort à faire et peu d'argent à dépenser, de sorte que les marchands du royaume ne pouvaient guère attendre du pouvoir royal qu'il les aidât beaucoup à renforcer leur présence au-delà des mers. Et c'est là que nous trouvons l'un des points communs entre les marchands anglais et leurs

2. Par exemple le célèbre *Armada Portrait* de 1588 (qui existe en plusieurs exemplaires).

3. Voir à ce sujet le chapitre 10 (« Government, Parliament and the Royal Finances under Elizabeth I ») de R. Lockyer, *Tudor and Stuart Britain: 1485–1714*, Harlow, Longman/Pearson, 2005 (3^e éd.). L'expédition désastreuse du comte de Leicester en Irlande fut un autre gouffre financier pour la reine, qui avait jusqu'alors réussi à éviter de lever trop de nouveaux impôts grâce à d'autres expédients : en vendant des terres comme cela a été dit, mais aussi en maintenant les salaires de ses fonctionnaires à un très bas niveau ou en réduisant les dépenses de la Couronne (David E. Kaiser, *Politics and War: European Conflict from Philip II to Hitler*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 2000, p. 113).

prédécesseurs vénitiens aux Indes : leurs premières entreprises furent en grande partie le fait d'individus ne comptant que sur eux-mêmes, à la différence des commerçants espagnols et portugais, qui bénéficièrent de l'appui de leurs souverains respectifs et de moyens bien plus grands. Il est d'usage d'attribuer le succès sur le long terme de l'entreprise anglaise aux Indes à l'esprit d'aventure qui animait ces *gentlemen*-marchands⁴, même si rien n'était moins assuré au départ, particulièrement pour les quelques Anglais qui décidèrent de tenter l'aventure et qui pour certains avaient combiné leurs efforts et pris le nom collectif de « Merchant Adventurers of England » depuis le début du xv^e siècle déjà. À l'époque qui nous occupe, cette guilde était en difficulté depuis la reprise des hostilités entre l'Angleterre et l'Espagne en 1585, ce qui, ajouté à sa rivalité avec la Ligue hanséatique, la contraignit plusieurs fois à changer de port d'attache aux Pays-Bas pour écouler ses marchandises sur le continent dans les années qui suivirent. (Le conflit entre protestants et catholiques contribua entre autres au déclin d'Anvers, remplacé peu à peu par d'autres ports néerlandais comme base de leurs opérations en Europe par les corporations protestantes, dont celle des Merchant Adventurers n'est qu'un exemple.)

Ainsi donc, la vieille Europe était devenue quelque peu difficile d'accès pour les marchands anglais depuis le xvi^e siècle — ce qui pourrait expliquer en partie leur désir de regarder au-delà —, mais les opportunités dans les pays lointains restaient rares. En effet, à l'époque considérée (la fin du xvi^e siècle), l'Angleterre n'avait ni marine marchande ni navires militaires qui auraient pu protéger ces ressortissants sur les mers. Il y avait bien les corsaires, mais les efforts de ces derniers, s'ils se traduisaient en espèces sonnantes et trébuchantes, notamment pour la reine, n'aidaient en rien le commerce anglais dans son ensemble — sauf quand ils réussissaient à arraisonner un bateau porteur de précieuses cartes et/ou dirigé par un capitaine aguerri, comme ce fut le cas pour Francis Drake⁵. En effet, les Portugais gardaient pour eux le détail des routes empruntées par leurs bateaux pour aller du Portugal aux Indes en contournant l'Afrique, de

4. Par exemple Collis, pour qui le succès incroyable des entreprises anglaises tient en grande partie aux individus qui les ont menées, à la différence des empires portugais ou espagnol dont le développement était planifié au niveau de l'État (ouvr. cité, p. 7).

5. Le capitaine portugais s'appelait Nuno Da Silva. Il fut capturé en 1578 et relâché quelques mois plus tard (B. P. Draper, « A Collection of Drake Bibliographic Items 1569–1659 », dans N. J. W. Thrower (dir.), *Sir Francis Drake and the Famous Voyage: Essays Commemorating the Quadricentennial of Drake's Circumnavigation of the Earth*, Berkeley, Los Angeles, Londres, Berkeley University Press, 1984, p. 181). Le pilote fut accusé d'avoir aidé Drake de son plein gré et il fut questionné à Mexico en 1579 par les autorités espagnoles qui voulaient connaître le chemin emprunté par Drake, et particulièrement savoir si l'Anglais avait réussi à emprunter le détroit de Magellan (S. Bawlf, *The Secret Voyage of Sir Francis Drake*, New York, Walker, 2003, p. 155-159).

même qu'ils patrouillaient dans ces eaux à la recherche de bateaux circulant sans y avoir été autorisés. Quant aux comptes rendus des corsaires à la reine d'Angleterre, ils étaient tenus secrets, car celle-ci ne souhaitait pas que les Espagnols ou les Portugais soient au fait de leurs activités, et de la part qu'elle y prenait. (Drake et ses hommes durent même promettre de garder les détails de leur voyage autour de la terre secret, sous peine de mort⁶.)

Tout ceci contribue à expliquer l'ardeur soudaine de certains Anglais de l'époque élisabéthaine à compiler et traduire des récits de voyage étrangers, à commencer par John Frampton, un marchand anglais qui vécut longtemps à Cadix, et qui produisit en 1579 une version anglaise de la traduction espagnole du *Devisement du Monde* de Marco Polo faite par Rodrigo Fernandez de Santaella y Cordoba en 1503⁷, dont le titre complet est :

*The most noble and famous trauels of Marcus Paulus, one of the nobilitie of the state of Venice, into the east partes of the world, as Armenia, Persia, Arabia, Tartary, with many other kingdoms and prouinces. No lesse pleasant, than profitable, as appeareth by the table, or contents of this booke. Most necessary for all sortes of persons, and especially for trauelliers*⁸.

Frampton y ajoute le compte rendu de Nicolò de' Conti (1395-1469) sur son propre périple aux Indes, également traduit par Santaella parce que, selon l'Espagnol, il corroborait en grande partie le récit de Marco Polo. (Le rapport fait au pape par Nicolò de' Conti fit beaucoup pour convaincre les esprits enclins à voir chez Marco Polo un affabulateur qu'ils avaient eu tort.) La traduction de Santaella — un succès — fut rééditée en 1507, 1518, 1520 et 1527, ce qui explique que Frampton ait pu se la procurer. Une copie se trouve au British Museum, lequel possède également une édition plus tardive du texte qui pourrait avoir été utilisée par Frampton⁹. Chose étonnante, lorsque l'on regarde les ouvrages que Frampton traduisit de

6. S. Bawlf, *ouvr. cité*, p. 188. Drake, tout comme les autres corsaires, avait également pour devoir de garder confidentielles les sommes prélevées par la Couronne sur ses prises, ou même ce qu'il était autorisé à prélever pour lui (voir B. P. Draper, « A Collection of Drake Bibliographic Items 1569–1659 », dans N. J. W. Thrower [dir.], *ouvr. cité*, p. 188 pour un exemple de courrier de la reine à ce sujet).

7. Le livre de Frampton fut publié par Ralph Newbury à Londres en 1579. Une édition moderne existe : *The Most Noble and Famous Travels of Marco Polo Together with the Travels of Nicolo De' Conti Edited from the Elizabethan Translation of John Frampton*, texte édité, introduit et annoté par N. M. Penzer, Londres, Adam and Charles Black, 1937.

8. Traduction : « Les nobles et célèbres voyages de Marcus Paulus, gentilhomme de Venise, dans les contrées orientales du monde, l'Arménie, la Perse, l'Arabie, la Tartarie, et bien d'autres royaumes et provinces. Tout aussi plaisant qu'utile, ainsi que la table des matières ou le contenu du livre le montre. Des plus nécessaires pour toutes sortes de personnes, et particulièrement pour les voyageurs. »

9. N. M. Penzer (éd.), *ouvr. cité*, p. xxv.

l'espagnol, on s'aperçoit qu'à l'exception du *Devisement*, ils sont toujours en rapport avec la géographie ou la navigation, mais surtout qu'ils sont tous contemporains du traducteur : le récit du voyage au Nouveau Monde de Nicolas Monardes¹⁰, qui paraît en 1577 (une édition plus complète suivra en 1580) ; la *Géographie* de Fernández de Enciso (1578), le *Discours sur les voyages des Portugais dans les contrées orientales* de Bernardino de Escalante et enfin l'*Art de la Navigation* de Pedro de Medina en 1581. Le *Devisement* fait donc figure à part, mais l'explication de l'intérêt de Frampton pour ce texte tient sans doute à la renommée de son auteur, d'où l'intérêt. Frampton pourrait s'être dit aussi que ce qui était encore bon pour les Espagnols et particulièrement un savant comme Santaella à l'aube du xvi^e siècle l'était aussi pour les Anglais...

Frampton finit par rentrer en Angleterre, après avoir réussi à s'échapper de Cadix où il avait été torturé par l'Inquisition¹¹. Les tortures endurées en Espagne ne l'empêcheront pourtant pas de retourner dans ce pays ni de continuer à promouvoir les relations commerciales avec lui, particulièrement l'achat de produits venus du Nouveau Monde, que les marchands anglais installés dans les ports espagnols étaient les mieux à même de vendre à prix d'or à leurs compatriotes et pour lesquels il fallait créer une demande¹². Néanmoins, pour Beecher comme pour d'autres historiens avant lui, la vocation de traducteur de Frampton, qui s'attaquera principalement à des ouvrages contenant des informations dont la dissémination était susceptible de nuire à la puissance espagnole, pourrait avoir été alimentée par un désir de vengeance de la part du marchand anglais¹³. Si cette hypothèse est vraie, la traduction des voyages de Marco Polo ne serait qu'un moyen parmi d'autres de mettre à mal les monopoles espagnols et portugais en fournissant aux marchands anglais des informations leur permettant de rejoindre les Indes par la terre plutôt que par la mer, puisque les voyageurs italiens des siècles précédents y étaient allés ainsi une fois la Méditerranée traversée. Or c'était sur une partie au moins

10. Il s'agit en réalité d'un traité sur les plantes connu sous le titre abrégé de *Historia Medicinal de las cosas que se traen de nuestras Indias Occidentales* [« Étude des propriétés médicinales des produits venus de nos possessions dans les Indes occidentales »]. Les titres originaux de cette étude en trois parties sont beaucoup plus longs, et Frampton s'en inspire en partie pour sa traduction, mais le côté « bienheureux » (« *joyful* ») de ces découvertes est un ajout de son cru. En réalité, les bienfaits de ces plantes n'étaient heureux que dans la mesure où les Anglais réussiraient à se les procurer, ce qui n'avait rien d'évident dans un contexte de guerre plus ou moins ouverte avec l'Espagne suivant les années (D. Beecher, « The Legacy of John Frampton, Elizabethan Trader and Translator », *Renaissance Studies*, vol. 20, n° 3, 2006, p. 324).

11. Pour plus de renseignements sur la vie et l'œuvre de Frampton, on pourra consulter avec profit l'excellent article de D. Beecher déjà cité.

12. D. Beecher, « The Legacy of John Frampton, Elizabethan Trader and Translator », art. cité, p. 327.

13. *Ibid.*, p. 329.

de cette ancienne route que les Anglais étaient contraints de cheminer jusqu'aux Indes. En effet la voie qui contournait l'Afrique par bateau leur était fermée, puisque seuls les navires portugais la connaissaient et qu'elle était jalousement gardée. C'est la raison pour laquelle la première expédition anglaise aux Indes emprunta un chemin qui la fit aller de Tripoli à Alep, avant de voyager sur l'Euphrate pour atteindre le golfe Persique jusqu'à l'île d'Ormuz (où les marchands anglais furent capturés par ceux qu'ils cherchaient par-dessus tout à éviter ! Mais ceci est une autre histoire)¹⁴. Or le commerce avec les Levantins était encore aux mains des Vénitiens à la Renaissance... Il fallait donc que l'Angleterre bataille pour se trouver une place dans cette partie du monde, ce qu'elle s'emploiera à faire en établissant des rapports politiques et commerciaux avec les Turcs. En effet, alors qu'au siècle précédent l'expansion turque avait fermé les routes qui menaient en Orient par la terre, et convaincu les Européens de chercher à y aller par la mer, à la fin du xvi^e siècle, les relations entre l'Angleterre et les états barbaresques ainsi que l'Empire ottoman étaient en constante amélioration : en 1579, Élisabeth envoya trois marchands à Constantinople avec pour mission l'obtention des mêmes droits commerciaux que les autres nations dans l'Empire ottoman, ce qu'ils obtinrent, comme en témoigne le traité signé en 1581 avec Murad III. Ainsi naquit la *Company of Merchants of the Levant*¹⁵. Dans ce contexte, toute information sur la partie du monde contrôlée par les Ottomans, et plus loin par le grand Moghol ou l'empereur de Chine était jugée bonne à prendre, même si elle était datée¹⁶. Cela justifie que le frontispice du livre de Frampton présente les voyages de Marco Polo comme une « lecture nécessaire, particulièrement pour les voyageurs ». L'Anglais en était convaincu, puisqu'il semblerait que sa dernière contribution ait été une traduction partielle d'un livre de Francisco Thamara, professeur de belles-lettres à l'université de Cadix de 1550 à 1552, qui écrivit en 1556 une compilation de récits de voyages tirés en majeure partie d'une édition de 1536

14. Pour de plus amples informations sur ce voyage, voir J. H. Ryley, *Ralph Fitch: England's Pioneer to India and Burma; His Companions and Contemporaries with His Remarkable Narrative Told in His Own Words*, Londres, 1899, ou de M. Edwardes, *Ralph Fitch, Elizabethan in the Indies*, Londres, Faber, 1972, ou encore, de T. Silec et A. Stazzone, « Deux explorateurs marchands sur la route des Indes orientales. Regards croisés », *La Renaissance en Europe dans sa diversité*, tome 3, *Circulation des hommes, des idées et des biens, héritages* (actes du colloque de Nancy, juin 2013), Nancy, Groupe xvi^e et xvii^e siècles en Europe, p. 57-70.

15. J. H. Ryley, ouvr. cité, p. 42.

16. Même le *Livre des merveilles du monde* de Jean de Mandeville, grand succès médiéval, faisait encore partie de la liste des récits de voyage jugés susceptibles d'aider les marchands anglais désirant se rendre dans cette partie du monde. Pourtant, le chevalier normand, qui se vantait d'être allé en Chine par la route de la soie, fait la part belle à la fiction dès qu'il quitte le monde arabe. Une comparaison des divers textes à disposition des Anglais à la Renaissance sur les lieux qu'il décrit aurait pu le leur faire remarquer...

du célèbre ouvrage de Johan Boemus, *mores, leges et ritus omnium gentium*. De ce traité, Frampton ne retient que les passages sur l'Orient, lesquels sont en réalité tirés directement des textes de Nicolò de' Conti et Marco Polo¹⁷, et il dédie sa traduction à Rowland Hayward Knight et George Barne, qui dirigeaient la compagnie des Merchant Adventurers à ce moment-là.

Autre raison de la fascination des Anglais pour les récits vénitiens : le voyageur anglais de la Renaissance se trouvait dans une situation assez semblable à celle du voyageur italien du Moyen Âge, à savoir seul face à une corporation toute puissante. Il a déjà été dit plus haut que les marchands anglais ne pouvaient compter que sur eux-mêmes ou sur leurs guildes dans leurs entreprises outremer, à la manière donc, de leurs homologues vénitiens des siècles précédents. De plus, les Anglais qui partaient commercer au Proche-Orient ou plus loin encore tentaient de se faire une place dans un paysage dominé par les Portugais, les Espagnols, les Vénitiens et les Turcs, là où, lors des siècles précédents, un Nicolò de' Conti avait dû se débrouiller seul face à la corporation toute-puissante des marchands musulmans¹⁸. On peut donc imaginer que des marchands anglais aient trouvé la lecture de ces textes anciens éclairante à cet égard. D'autant que, pour les raisons évoquées plus haut, les informations récentes des Espagnols ou Portugais étaient très difficiles à obtenir. Il n'en allait pas de même avec les Italiens. Certes, les relations entre les républiques italiennes et le pouvoir anglais n'étaient pas toujours des plus cordiales¹⁹ — elles cessèrent même lorsqu'Élisabeth monta sur le trône²⁰ —, mais elles ne s'arrêtèrent jamais tout à fait sur le plan commercial²¹, et la rapidité avec laquelle certains récits de voyage vénitiens furent disponibles en Angleterre en témoigne. On peut citer par exemple le texte de Cesare Federici dont

17. N. M. Penzer (éd.), ouvr. cité, p. xiv.

18. Le marchand vénitien n'en parle curieusement pas, de même qu'il passe sur l'expansion de l'islam dans les pays qu'il visite, alors qu'il consacre une partie de son récit à décrire les mœurs et les cultures des peuples rencontrés au cours de son périple.

19. Il suffit de lire ce que l'ambassadeur anglais en dit (il met les Français dans le même sac) au premier consul nommé à Tripolis : « [*They are subtle, malicious, and dissembling people, wherefore you must always haue their doings for suspected, and warily walke in all your actions...*] » [« ils sont sournois, malveillants et faux, et vous devez donc toujours remettre en question leurs actions, et faire preuve de beaucoup de prudence dans toutes les vôtres »]. Le texte est reproduit par Hakluyt dans sa compilation de 1589-1600. (A. de Miltiz, *Manuel des consuls : établissement des consulats à l'étranger*, tome 2, partie 2, Londres, A. Asher, 1839, p. 1607-1608.)

20. D. M. Palliser, *The Age of Elizabeth: England under the Later Tudors*, Oxon, New York, Routledge, 1998 (4^e éd.).

21. C'est aussi le cas du commerce avec les puissances ennemies comme l'Espagne, ainsi que le montre Pauline Croft dans « Trading with the Enemy, 1558-1604 », *Historical Journal*, vol. 32, n° 2, 1989, p. 281-302.

il est amplement question dans l'introduction du présent ouvrage²², et qui fut traduit par un marchand du nom de Nicholas Hickock et publié en Angleterre un an seulement après sa parution à Venise en 1587²³. La dédicace du traducteur, un marchand dont nous ne savons pas grand-chose, est éclairante à plus d'un titre. Celui-ci laisse entendre qu'il a traduit le texte pour combler les heures désœuvrées passées à bord d'un navire et aussi parce qu'il le jugeait utile pour ses compatriotes :

[B]eing at Sea in March last in the Hercules of London, I resolved to take in hand the translating of this little worke out of Italian into Englishe, aswell in regarde of the newnesse therof, being neuer printed before that time: as also for the rarenesse of the subiect and matter it treateth off, and the commoditie thar Merchants and other my Cuntrimen may reape by it²⁴.

Le monde des marchands anglais qui commerçaient en Orient était assez petit, et l'information circulait plus vite qu'on ne le croit ; malheureusement nous ne pouvons que l'entrevoir. Ainsi par exemple, l'Hercule était le navire qui, à en croire John Elder, l'un des plus célèbres marchands aventuriers de la Renaissance, revint chargé de plus de richesses qu'aucun bateau anglais avant lui en 1588²⁵. Or, une bonne partie des richesses en question appartenait justement à Elder, qui venait de passer trois ans à faire commerce à Alep. Plus intéressant encore, Elder était parti de Londres en 1583 avec la première expédition anglaise à destination de l'Inde et de la Chine. Elder et les membres de cette expédition s'étaient séparés à Alep, mais Elder avait gardé le contact pendant un certain temps (nous le savons grâce aux lettres qui nous sont parvenues). Il savait entre autres qu'ils avaient été faits prisonniers par les Portugais et qu'ils étaient détenus à Goa. On est en droit de s'imaginer, dès lors, que le désir de Hickock de traduire le récit de Federici aussi rapidement que possible soit né de conversations avec Elder, car c'était un marchand comme lui²⁶. On com-

22. Voir à cet égard la présentation de ce volume par A. Stazzone et G. Sidéris.

23. *The Voyage and Travaile of M. Caesar Frederick, into the East India, the Indies and beyond the Indies, etc.*, Londres, Richard Jones et Edward White, 1588.

24. Ma traduction : « Me trouvant en mars de cette année sur l'Hercule de Londres, je me résolus à traduire ce petit ouvrage italien, en raison de sa nouveauté car il n'a encore jamais été imprimé, mais aussi en raison de sa rareté du fait de son sujet, et du bon profit que pourraient en tirer les marchands anglais, ainsi que plus largement nos compatriotes. » Texte disponible sous forme électronique sur le site Early English Books Online : <<http://quod.lib.umich.edu/e/eebo/A00611.0001.001/1:4?rgn=div1;view=fulltext>>.

25. « [...] *the richest ship of English merchants' goods that ever was known to come into this realm.* » (Extrait d'une lettre reproduite par J. Courtenay Locke dans *The First Englishmen in India: Letters and Narratives of Sundry Elizabethans*, New Delhi, Asian Educational Services, 1995, p. 36. Fac-similé de l'édition de G. Routledge & Sons datant de 1930.)

26. D. D. Lach, *Asia in the Making of Europe*, vol. 1, *The Century of Discovery* [1965], Chicago, Londres, Chicago University Press, 1994, p. 469.

prend aussi qu'il destine son ouvrage à ses collègues plutôt qu'au lecteur dilettante et féru d'exotisme²⁷, ainsi que le prouve son adresse au lecteur, dans laquelle il affirme :

Thou must not looke for a garden of sweete English Roses, (meaning pleasant English termes), but thou shalt finde bancks full of *Sauory*, for I haue not beene a Scholler (brought vp to write fine Schoole-termes,) but haue simplie followed the Authors sence in that phraze of speech that we commonly vse: In which Booke, (if thou readest it through), thou shalt find good sauour to thy selfe, and profite to thy Countrie. And as the author was in traualing these Countries eighteene yeres, and got great benefite in them with a small stocke: so mayest thou if thou wilt trauell those Countries, and get great gaine as he did²⁸.

Hickock fait donc œuvre utile, et n'a que peu d'intérêt pour les affaires de style. En cela, il faut souligner l'écart existant entre l'approche mercantile du traducteur et celle du marchand vénitien dont il traduit le livre, un homme riche et cultivé, à la prose soignée et facile. Chose amusante, lorsque Fitch — le seul et unique membre de l'expédition à laquelle Elder s'était joint à rentrer en Angleterre — écrit le récit de ses aventures, il se sert du texte de Federici, n'hésitant pas à en plagier de larges morceaux ! Lui aussi y fait preuve, comme Hickock, d'un grand dédain pour la forme (il ne prend même pas la peine de s'en excuser, contrairement à Hickock) et s'acquitte de sa tâche de la manière la plus succincte qui soit. À sa décharge, la notion de plagiat n'existait pas encore ; de plus, à en juger par le caractère laconique de son compte rendu, Fitch ne semble pas avoir pris plaisir à écrire son mémoire, ni avoir cherché à en tirer gloire

27. Et ce, quoi qu'aient pu en penser ses éditeurs, à une époque où il s'agissait déjà d'appâter le lecteur en lui promettant une lecture divertissante avant tout, ainsi qu'en témoigne le frontispice de son livre, qui promet d'abord une lecture plaisante de faits rares, et ensuite seulement d'être profitable aux marchands et aux voyageurs : « *The voyage and trauaile of M. Caesar Frederick, merchant of Venice, into the East India, the Indies, and beyond the Indies. Wherein are contained very pleasant and rare matters, with the customes and rites of those countries. Also, beerein are discovered the merchandises and commodities of those countreyes, aswell the abundance of goulde and siluer, as spices, drugges, pearles, and other jewelles. Written at sea in the Hercules of London: comming from Turkie, the 25. of March. 1588. For the profitabvle instruction of merchants and all other trauellers for their better direction and knowledge of those countreyes. Out of Italian, by T H.* » (Texte disponible sur <<http://quod.lib.umich.edu/e/eebo/A00611.0001.001/1:4?rgn=div1;view=fulltext>>). Frampton était logé à la même enseigne, puisque dans les frontispices de ses traductions il est question de « nouvelles réjouissantes » (sa traduction du livre de Monardes s'intitule *Ioyfull newes out of the newe founde worlde*) ou de « lecture aussi plaisante que profitable » (voir plus haut le titre complet de sa traduction de *Marco Polo*).

28. Traduction : « N'y cherche pas un jardin de roses anglaises délicates (c'est-à-dire de termes anglais recherchés), mais plutôt un flot de nourriture robuste, car je n'ai rien d'un clerc (et je n'ai pas appris à employer de mots savants), de sorte que j'ai simplement traduit le sens de l'auteur au moyen de mots de la langue commune. Dans ce livre (si, lecteur, tu le lis jusqu'au bout), tu trouveras bonne nourriture pour toi, et de quoi faire profiter ton pays. Et de même que l'auteur a travaillé pendant dix-huit ans dans ces contrées et réussi à faire fortune avec un petit stock de départ, tu pourras, toi aussi, si tu le souhaites, aller dans ces pays et y gagner beaucoup d'argent comme lui. » Texte disponible sur <<http://quod.lib.umich.edu/e/eebo/A00611.0001.001/1:4?rgn=div1;view=fulltext>>.

et profit²⁹. Il se peut même qu'il ait été contraint de l'écrire parce que le chef de l'expédition, à qui aurait dû revenir ce travail, avait disparu sur le chemin du retour.

Si Frampton se présente comme un précurseur isolé, et Hickock comme un amateur éclairé (en matière de traduction en tout cas; nous ne savons pas ce qu'il valait comme marchand), l'œuvre monumentale de Richard Hakluyt, *The Principal Navigations, Voyages, Traffiques, and Discoveries of the English Nation*, publiée et augmentée entre 1589 et 1600³⁰, met véritablement au centre des préoccupations des marchands et des hommes politiques élisabéthains la nécessité de mettre le pied dans les Indes occidentales autant qu'orientales et sur ce continent qu'on commence à appeler Amérique. Le célèbre compilateur anglais (conseiller royal à ses heures), à la manière d'un Ramusio un peu avant lui, rassembla tous les écrits de voyage qui pourraient aider les entreprises anglaises à l'étranger, dont ceux dont il a déjà été question, et en fit écrire de nouveaux par les marchands et les aventuriers anglais qu'il réussissait à convaincre. Son travail témoigne bien de ce qui était devenu pour beaucoup en Europe un effort national et une question de fierté, alors qu'en Angleterre tous n'étaient pas encore convaincus, y compris au plus haut niveau, de sorte qu'il fallait pour Hakluyt user de stratagèmes divers pour faire avancer sa cause, par exemple la flatterie :

For, which the kings of this land before her Majesty, had theyr banners ever seene in the Caspian sea? Which of them hath ever dealt with the Emperor of Persia, as her Majesty hath done, and obtained for her merchants large and loving privileges? ... Who ever found English Consuls and Agents at Tripolis in Syria, at Aleppo, at Babylon, at Balsara, and which is more, who ever heard of Englishmen at Goa before now³¹?

On comprend alors pourquoi l'ouvrage d'Hakluyt se présente comme une compilation de récits de voyageurs anglais, alors qu'en réalité il con-

29. T. Silec et A. Stazzone, «Deux explorateurs marchands sur la route des Indes orientales. Regards croisés», art. cité, p. 62.

30. Texte disponible sous format électronique sur la plateforme Early English Books Online, mais aussi dans plusieurs éditions anciennes, par exemple celle de R. H. Evans, *Hakluyt's Collection of the Early Voyages, Travels, and Discoveries of the English Nation*, Londres, R. H. Evans, 1809-1812.

31. R. Hakluyt, *Epistle Dedicatorie des Principal Navigations Voyages Traffiques & Discoveries of the English Nation, etc.* Passage publié par W. H. Koebel dans *British Exploits in South America: A History of British Activities in Exploration, Military Adventure, Diplomacy, Science, and Trade in South America*, New York, The Century Company, 1917, p. 426-427. (Ce n'est qu'un exemple parmi d'autres, car ce texte est très célèbre.) Ma traduction : «Car enfin, aucun roi de ce pays avant sa Majesté ne fit flotter ses bannières sur la mer Caspienne; aucun ne traita avec l'empereur de Perse, comme sa Majesté l'a fait, obtenant pour ses marchands des grands privilèges... de même qu'aucun d'entre eux n'installa de consuls et d'agents anglais à Tripoli en Syrie, à Alep, à Babylone, à Bassora. Qui plus est, jamais encore on n'avait entendu parler d'Anglais présents à Goa!»

tient maint traité étranger. C'est d'ailleurs écrit sur le frontispice — mais en petits caractères³²... Hakluyt ne fait pas non plus mystère de son désir de voir l'Angleterre reconnue comme l'égale des autres grandes puissances européennes, et surtout de l'Espagne avec laquelle elle est en guerre depuis 1585, de sorte qu'il voit son travail comme une entreprise patriotique, et un moyen de causer du tort aux Espagnols³³.

Cette brève revue de quelques textes de voyageurs italiens traduits en anglais à la fin du XVI^e siècle, au travers des titres et dédicaces et adresses aux lecteurs des traducteurs, met en relief les ressemblances entre deux communautés de marchands et de voyageurs ne bénéficiant pas toujours, ou alors en pointillés, de l'appui de leurs gouvernements respectifs dans leurs aventures commerciales, et avides de recueillir autant d'informations que possible par tous les moyens. Il se dégage également une différence principale : une volonté d'aller à l'essentiel, sans fioritures ou effets de manches³⁴, avec un pragmatisme qui contribua sans aucun doute au succès des entreprises coloniales britanniques des siècles suivants.

Bibliographie

BAWLF Samuel, *The Secret Voyage of Sir Francis Drake*, New York, Walker, 2003.

BEECHER Donald, « The Legacy of John Frampton: Elizabethan Trader and Translator », *Renaissance Studies*, vol. 20, n° 3, 2006, p. 320-339.

COLLIS Maurice, *British Merchant Adventurers*, Londres, W. Collins, 1942.

CROFT Pauline, « Trading with the Enemy, 1558–1604 », *Historical Journal*, vol. 32, n° 2, 1989, p. 281-302.

32. Le premier ouvrage d'Hakluyt, datant de 1582, portait déjà un titre révélateur : *Divers Voyages Touching the Discoverie of America and the Ilands Adjacent unto the Same, Made First of all by our Englishmen and Afterwards by the Frenchmen and Britons* [« Divers voyages touchant à la découverte de l'Amérique et de ses îles proches, faite tout d'abord par nos compatriotes anglais et ensuite par les Français et les Bretons »]. On voit bien qu'il s'agissait pour Hakluyt d'asseoir les droits anglais en Amérique par tous les moyens, y compris en perpétuant le mythe d'une découverte de ce territoire par un prince gallois, Madog ab Owain Gwynedd, au XII^e siècle!

33. Ainsi qu'il l'écrit, toujours dans sa dédicace : *I have used the uttermost of my best endeavour, to get, and having gotten, to translate out of Spanish, and here in this present volume to publish such secrets of theirs, as may any way avails us or annoy them, if they drive and urge us by their sullen insolencies, etc.* » [« J'ai fait du mieux que j'ai pu pour obtenir, et, chose faite, pour traduire de l'espagnol et publier dans le présent volume, autant de leurs secrets qu'il est possible de le faire pour nous aider ou pour leur nuire, s'ils nous y conduisent par leur insolence bornée... »]

34. Cela est encore plus visible dans le corps de ces traductions, mais c'est un travail qui excède la place qui nous est donnée ici. Mais même Hakluyt, ce chantre de la colonisation de l'Amérique, préfère réserver le lyrisme pour ses lettres ou ses dédicaces.

- DRAPER Benjamin P., «A Collection of Drake Bibliographic Items 1569–1659», dans Norman J. W. Thrower (dir.), *Sir Francis Drake and the Famous Voyage: Essays Commemorating the Quadricentennial of Drake's Circumnavigation of the Earth*, Berkeley, Los Angeles, Londres, Berkeley University Press, 1984, p. 173-206.
- EDWARDES Michael, *Ralph Fitch, Elizabethan in the Indies*, Londres, Faber, 1972.
- KAISER David E., *Politics and War: European Conflict from Philip II to Hitler*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 2000.
- LACH Donald D., *Asia in the Making of Europe*, vol. 1, *The Century of Discovery* [1965], Chicago, Londres, Chicago University Press, 1994.
- LOCKYER Roger, *Tudor and Stuart Britain: 1485–1714*, Harlow, Longman / Pearson, 2005 (3^e éd.).
- PALLISER David Michael, *The Age of Elizabeth: England under the Later Tudors*, Oxon, New York, Routledge, 1998 (4^e éd.).
- RYLEY John Horton, *Ralph Fitch: England's Pioneer to India and Burma; His Companions and Contemporaries with His Remarkable Narrative Told in His Own Words*, Londres, 1899.
- SILEC Tatjana et STAZZONE Alessandra, « Deux explorateurs marchands sur la route des Indes orientales. Regards croisés », dans *La Renaissance en Europe dans sa diversité*, tome 3, *Circulation des hommes, des idées et des biens, héritages* (actes du colloque de Nancy, juin 2013), Nancy, Groupe XVI^e et XVII^e siècles en Europe, p. 57-70.